

## Cent cinquante années de « réception » hégélienne en France

In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 109-130.

---

Citer ce document / Cite this document :

Jarczyk Gwendoline, Labarrière Pierre-Jean. Cent cinquante années de « réception » hégélienne en France. In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 109-130.

doi : 10.3406/genes.1990.1032

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1990\\_num\\_2\\_1\\_1032](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1990_num_2_1_1032)

---

# CENT CINQUANTE ANNÉES DE « RÉCEPTION » HÉGÉLIENNE EN FRANCE

*Gwendoline Jarczyk*

*Pierre-Jean Labarrière*

La réception du hégélianisme en France s'est opérée au travers d'une histoire marquée d'infléchissements et de retards significatifs. On peut y voir un exemple, à la fois de l'influence déterminante sur notre philosophie des courants de pensée élaborés outre-Rhin – singulièrement de ce que l'on appelle « l'idéalisme allemand » – et de la difficile articulation entre nos deux « esprits nationaux<sup>1</sup> ». Pour le dire d'un mot, la tradition hégélienne, chez nos voisins, fut marquée de façon prioritaire par un déchiffrement du système, à la fois dans son architecture globale et dans les divers champs de l'activité humaine dont il se veut la présentation ordonnée – avec des phases positives ou négatives dépendant partiellement des types de lecture politique que l'on pratiqua de cette œuvre –, alors que le monde universitaire français, quand il en vint à étudier cette philosophie, déchiffra d'abord en elle une préoccupation que l'on pourrait dire de type existentiel, et fut davantage attentif à l'enracinement de l'idée dans les aléas de l'histoire et les hésitations de la liberté. Système ou expérience, intérêt premier porté au contenu ou à la méthode (que l'on sait pourtant indissociables chez Hegel) : on pourrait chercher là ce qui structure ces cent cinquante ans d'histoire, – quitte à remarquer, et c'est la constatation à laquelle nous mènera le déroulement de ce procès, que l'on revient heureusement, aujourd'hui, de ces simplifications disjonctives dont le risque est de fausser ce qui, dans cette tradition de pensée, est sans doute le plus riche de promesses : l'effort pour dire l'unité proprement fondamentale de l'être et de la pensée, de la représentation et du concept, de l'effectivité de l'histoire et de la concrétude de l'idée.

La rumeur hégélienne n'avait pas mis beaucoup de temps à franchir le Rhin. On sait que Hegel, dont l'existence se déroula symétriquement de part et d'autre de la naissance du siècle, était venu au jour en 1770 et devait mourir en 1831. Moins précoce que Schelling, son cadet de cinq ans, dont il avait partagé l'existence lors de leurs études communes au *Stift* de Tübingen (le « séminaire » protestant de cette ville), il n'accéda à une parole publique, dans le cadre d'abord de l'université

1. Il est de tradition d'opposer la puissance spéculative et la capacité de systématisation des penseurs d'outre-Rhin au brillant des analyses psychologiques et culturelles que pratiquerait plus volontiers la philosophie française. Pour une évocation récente de ces divergences ou de ces complémentarités, cf. l'ouvrage collectif intitulé *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*. Textes édités par Jacques Leenhardt et Robert Picht. Actes Sud, 1990. Les champs de connaissance étudiés dans cet ouvrage sont : histoire, philosophie, politique et économie, société, science et langue, littérature, médias et art. Pour l'époque précédente (xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles) on consultera le numéro spécial de la *Revue de synthèse*, n° 2, 1988, consacré aux transferts culturels franco-allemands, ainsi que *Transferts: les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles)*. Textes réunis et présentés par Michel Espagne et Michael Werner, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1989.

2. La découverte de cette mention est due à Jacques D'Hondt (cf. son article intitulé « Première vue française sur Hegel et Schelling (1804) », paru dans les *Hegel-Studien*, Bonn, Beiheft 20, 1980, p. 45-57). C'est au début de 1804 que fut publié, dans les « Archives littéraires de l'Europe », un article de Jean-Geoffroy Schweighäuser, précepteur du marquis Marcel René de Voyer d'Argenson (château des Ormes, près de Poitiers), sous le titre : « Sur l'état actuel de la philosophie en Allemagne ». Ce texte, écrit Jacques D'Hondt, « témoigne d'une connaissance précise du milieu intellectuel qui se forme alors autour de Schelling, comme si Schweighäuser y avait lui-même participé. D'autre part, il ne dénote pas une saisie profonde de cette philosophie, telle que nous pouvons l'étudier maintenant. » Et d'ajouter : « Schweighäuser, sous le jargon spéculatif dont il dénonce la confusion, devine une doctrine importante et audacieuse, qu'il condamne sans doute, mais en lui accordant des circonstances atténuantes, et en adoptant parfois à son égard une attitude problématique qui ménage l'avenir. »

3. Le travail éditorial récent a fait le départ entre les responsabilités d'écriture des deux partenaires de cette publication. Mais les textes principaux qui sont de la plume de Hegel étaient depuis longtemps répertoriés comme tels : *Foi et Savoir, Écrit sur la différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling, Relation du scepticisme avec la philosophie, L'essence de la critique philosophique, Des manières de traiter scientifiquement du droit naturel*.

de Iéna, qu'à l'âge de trente ans, alors que Schelling, justement, jouissait là, depuis plusieurs années déjà, d'une notoriété que lui-même n'acquiesça qu'avec retard. Or c'est sans doute dès 1804, alors qu'il n'était encore tenu que pour un disciple de son jeune ami – et peu de temps avant que ne naisse entre eux une querelle durable – que son nom, de contours encore bien pâles, apparut pour la première fois dans une gazette poitevine<sup>2</sup>. Sa carrière universitaire n'en était alors qu'à ses premiers balbutiements, et ses publications, certes non négligeables, n'excédaient pas quelques articles, parus parfois sans mention d'auteur, dans le *Journal critique de la philosophie* qu'il avait fondé à Iéna, précisément, avec son ami Schelling<sup>3</sup>.

Au vrai, cette première mention n'a de valeur qu'anecdotique. Malgré l'admiration que Hegel portait à la France – pas seulement à l'aventure des Lumières ou à celle de la Révolution, qui furent pour lui des références jamais démenties, mais aussi à l'esprit de ce peuple : sa langue, qu'il pratiqua correctement depuis le temps de son préceptorat à Berne (1793-1796), son art de vivre et la légèreté de son esprit (sans négliger, de la part de Hegel, un attrait marqué pour le bon vin !) – sa pensée ne pénétra que lentement chez nous. Faut-il y déceler, sans trop forcer les mots, une sorte d'incompatibilité première, dont témoignerait à sa façon l'anecdote suivante, qui pourrait bien être fondée ? Une mondaine l'aborda, dit-on, au cours d'une soirée du même nom, à Heidelberg, l'an 1816, et lui posa, dans notre langue, cette question : « Monsieur Hegel, dites-moi donc en quelques mots quelle est votre philosophie ? ». « Madame, répond Hegel, ces choses-là ne se disent pas en quelques mots, et surtout pas en français... »

Certes, il y eut Victor Cousin, qui se targua d'une compréhension particulière à son égard, et parla souvent de ce qu'il tenait pour une mutuelle estime et amitié. Il l'avait rencontré à Heidelberg en 1816, et ses *Souvenirs d'Allemagne* comportent un écho de ces premiers échanges. Il vaut la peine de citer en partie ce jugement, cette « réception » première – ou presque – de la pensée de Hegel par un homme qui devait devenir l'un des maîtres de l'université française au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Je me décidai à aller voir M. Hegel quelques heures avant le départ de la voiture. Mais ce jour-là la voiture partit sans moi ; le lendemain, elle partit sans moi encore, et le surlendemain je ne quittai Heidelberg qu'avec la ferme résolution d'y revenir et

d'y séjourner quelque temps avant de rentrer en France. Que s'était-il donc passé ? J'avais trouvé sans le chercher l'homme qui me convenait. Dès les premiers mots, j'avais plu à M. Hegel, et il m'avait plu ; nous avons pris confiance l'un dans l'autre, et j'avais reconnu en lui un de ces hommes éminents auxquels il faut s'attacher, non pour les suivre, mais pour les étudier et les comprendre, quand on a le bonheur de les trouver sur sa route. Il n'est pas très facile d'expliquer cette sympathie si prompte et si forte [...] M. Hegel n'avait point encore la renommée qui pouvait exercer quelque prestige sur l'imagination d'un jeune homme : il ne passait alors que pour un élève distingué de M. Schelling<sup>4</sup>. Ce n'étaient pas non plus sa brillante élocution et le charme de sa parole qui avaient pu me séduire ; il s'est toujours exprimé avec peine en allemand, et il parlait très mal le français. [...] M. Hegel aimait la France, il aimait la révolution de 1789, et, pour me servir d'une expression de l'empereur Napoléon, que M. Hegel me rappelait souvent, lui aussi était *Bleu*. Il était à la fois très libéral et très monarchique. [...] Et puis M. Hegel était un esprit d'une liberté sans bornes. Il soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences ; et il plaçait au-dessus de tout la philosophie. Il me laissa voir pour ainsi dire le fantôme d'idées grandes et vastes ; il me présenta, dans un langage un peu scholastique qui lui était propre, une masse de propositions générales plus hardies et plus étranges les unes que les autres, et qui firent sur moi l'effet des ténèbres visibles du Dante. Tout ne m'y était pas entièrement intelligible, et ce que j'en saisisais me donnait un ardent désir d'en connaître davantage. [...] Ainsi se forma notre amitié, et cette liaison à la fois de cœur et d'esprit qui ne s'est jamais démentie, alors même qu'avec le temps la différence de nos vues en métaphysique se déclara de plus en plus, et que la politique demeura notre seul et dernier lien<sup>5</sup>. »

Séduction... et incompréhension. « Au bout de quelques jours, je restai persuadé que, pour ne pas être à ma portée, le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg n'en était pas moins un esprit de premier ordre, en possession d'une grande doctrine, digne d'être sérieusement étudiée<sup>6</sup>. »

Comment cette déclaration d'intention vint-elle à informer la réalité ? Pour en prendre conscience, il nous faut laisser là Cousin. La suite de l'histoire devait montrer que leur commune estime de l'événement de 1789 n'était pas de même venue ; il est peu probable que Hegel eût admis les positions prises après par le philosophe français sur un plan que, pour viser au plus large, nous appellerons « socioculturel<sup>7</sup> ». D'autres intérêts devaient se manifester, plus profonds et plus durables. Avec un retard significatif, certes, ainsi qu'il fut déjà dit. La France fut peu touchée, dans les années trente, immédiatement après la mort du philosophe, par la que-

4. En fait, Cousin semble ignorer que la rupture entre les deux amis avait été consommée dès 1807, à la suite de la parution de la *Phénoménologie de l'esprit*. Cf. également, sur Victor Cousin et le hégélianisme : *Lettres d'Allemagne, Victor Cousin et les hégéliens*, lettres rassemblées par Michel Espagne et Michael Werner avec la collaboration de Françoise Lagier, Tusson, Du Lérot éditeur, 1990.

5. Victor Cousin, *Souvenirs d'Allemagne. Notes d'un journal de voyage*, in *Fragments et Souvenirs*, éd. Didier, 1857, p. 78-80.

6. *Ibid.*, p. 80.

7. La carrière de Victor Cousin (1792-1857) fut à la fois intellectuelle et politique. Entre les années 1830 et 1850, il cumula titres et responsabilités : professeur à la Sorbonne, conseiller d'État, directeur de l'École normale, membre de l'Académie française, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Thiers en 1840. Il conjugia les influences les plus diverses dans une forme de pensée qu'il appela lui-même « éclectisme ». Son principe : « Les systèmes sont vrais par ce qu'ils affirment, et faux par ce qu'ils nient ». Personnage considérable, il marqua durablement la « philosophie » de l'Éducation nationale.

relle qui se développa outre-Rhin entre « hégéliens de gauche » et « hégéliens de droite », héritiers d'une « méthode » dite révolutionnaire et tenants d'un conservatisme axé sur l'acquisition d'un « système », dans l'objectivité de ses contenus. Cette première décennie, marquée chez nos voisins par la constitution du corpus éditorial qui devait influencer pour longtemps l'étude de Hegel<sup>8</sup>, ne connut chez nous aucune manifestation publique d'un intérêt pour cette pensée. Très vite, pourtant, la situation devint autre. Pour en narrer les principales phases, nous nous arrêterons à une périodisation qui nous paraît rendre compte du mode de pénétration de cette philosophie dans le tissu réflexif français. Chemin faisant, nous tenterons d'évaluer l'influence qu'elle eut sur le développement des idées à l'œuvre dans cet espace culturel, en mêlant données d'histoire et analyses spéculatives.

Pour en rester d'abord à une appréciation globale, on peut entendre que l'on passa d'une valorisation première du système et de sa dimension spéculative à une attention portée aux réalités de l'existence et de l'expérience conscientielle, pour en venir, au cours de la dernière période – en laquelle nous sommes encore – à un effort d'articulation identitaire entre ces deux termes, dans leur différence même : lecture « systématique » de l'existence, compréhension « existentielle » du système, sous la raison de la liberté. Ainsi s'affirma peu à peu, de par le jeu d'accentuations successives, un intérêt grandissant pour ce qui constitue sans doute l'essentiel d'une pensée « dialectique » de ce type. L'histoire d'un hégélianisme « à la française » nous mènerait de la sorte, pour nous en tenir à une formule sans doute simplificatrice, de l'existence du système au système de l'existence, avant que ces deux termes ne se conjuguent sous l'exigence d'une présupposition réciproque.

8. Cette édition, comprenant la collation des manuscrits et notes d'auditeurs qui devait conférer une première forme aux fameuses *Leçons de Berlin*, fut réalisée entre 1832 et 1845 par les disciples les plus proches de Hegel : Ludwig Boumann, Friedrich Förster, Eduard Gans, Karl Hegel, Leopold von Henning, Heinrich Gustav Hotho, Philipp Marheinecke, Karl Ludwig Michelet, Karl Rosenkranz et Johannes Schulz.

## 1840-1880

Pour mémoire, on peut noter une première publication de quelque envergure, entre 1840 et 1852 ; elle est l'œuvre de Charles Bénard, qui commença de produire à cette époque un *Cours d'esthétique* : adaptation – plus que traduction réelle – des *Leçons sur l'esthétique* de Berlin, telles qu'établies en 1835 par Heinrich Gustav Hotho. Cet ensemble se poursuivit par la production de

deux autres volumes sur la *Poétique*, en 1855, et par un *Système des Beaux-Arts*, en trois volumes, à partir de 1860. Peu de choses à en dire, si ce n'est pour souligner cet intérêt premier à l'égard de l'esthétique. Tentative qui, d'ailleurs, n'aura guère de postérité, jusqu'à la traduction nouvelle de cette part de l'œuvre par Vladimir Jankélévitch, quelque quatre-vingts ans plus tard.

En 1854, la « Librairie philosophique de Ladrangue » publie un court ouvrage intitulé *la Logique subjective de Hegel* (*sic*), traduite par H. Sloman et J. Wallon, suivie de quelques remarques par H. S. Il s'agit d'une libre adaptation de la première section du troisième livre de la *Science de la logique*. Trois chapitres : « Des idées », « Des jugements », « Des syllogismes ». Dès la préface, H. Sloman fait sien le jugement de Ch. Bénard : « Nous sommes persuadé qu'une traduction complète et littéraire serait barbare et inintelligible ». De fait, il est difficile de reconnaître là quoi que ce soit qui puisse être mis au compte de la plume de Hegel lui-même, gentiment brocardé, vers la fin du volume, pour sa « prétention orgueilleuse<sup>9</sup> ». On le ramène donc à plus de raison, en le sommant de se prononcer sur « le problème des catégories<sup>10</sup> ». Or donc, sous le nom de Hegel, c'est un simple traité de logique formelle que l'on croit pouvoir présenter ; c'est dire qu'est passé sous silence, pour peu qu'on l'ait perçu, ce qui fait la nouveauté de cette pensée.

C'est avec Augusto Vera que commencent les choses sérieuses. Curieuse aventure que celle de ce Napolitain (1813-1885), qui enseigna en Italie, mais sut si bien s'engager dans la culture de notre pays qu'il produisit la seule base textuelle d'une connaissance de Hegel dans notre langue pour deux tiers et même trois quarts de siècle. Au point de départ de son entreprise, un ouvrage important, une *Introduction à la philosophie de Hegel* (1855), qui propose les grandes lignes d'une interprétation globalement fidèle à la visée spéculative de l'œuvre. Suivent, à intervalles réguliers, des volumes contenant la *Logique* (deux tomes, 1859), la *Philosophie de la nature* (trois tomes, 1863, 1864 et 1866) et la *Philosophie de l'esprit* (deux tomes, 1867 et 1870), – entreprise qui couvre donc la totalité de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, et qui se prolongea avec la publication de la *Philosophie de la religion* (deux volumes, 1876 et 1878).

9. p. 138.

10. p. 101.

Ouvrons le premier de ces volumes : *Logique de Hegel*, traduite pour la première fois et accompagnée d'une introduction et d'un commentaire perpétuel. Dans le court avertissement en tête de l'ouvrage, Vera se prononce à la fois sur le choix du texte qu'il traduit en français et sur les principes qu'il adopte pour cette entreprise. Il s'en tient à ce qu'il appelle la logique de la « petite Encyclopédie », celle de 1817<sup>11</sup> ; mais il avertit de ce que son commentaire, par ailleurs abondant et souvent *ad rem*, fait de larges emprunts aux développements plus précis de la *Science de la logique* de 1812-1816 – « la vraie logique », la seule en laquelle on puisse vraiment « saisir la pensée hégélienne » – et à ceux de la « grande Encyclopédie », en visant sous ce terme la version de 1827. « Trois logiques » en une ? Vera avoue cette ambition – ce qui manifeste qu'il n'a sans doute qu'imparfaitement saisi l'unicité du mouvement logique sous la pluralité du mode d'organisation des catégories. Quant à l'esprit dont il se voulut animé, il le décrit de la sorte :

« Le devoir d'un traducteur, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre scientifique, est de reproduire aussi fidèlement qu'il le peut la pensée de l'original, et de subordonner les exigences locales et finies du langage aux exigences universelles et absolues de la pensée. C'est là la règle que j'ai suivie dans la traduction, ainsi que dans les notes et l'introduction, bien que moins strictement dans ces dernières<sup>12</sup>. »

Se prononcer en quelques mots sur l'ensemble de cette tentative, à bien des égards exemplaire, ne peut mener qu'à des simplifications. L'essentiel sera dit lorsque l'on remarquera que, largement plus d'un siècle après, et nonobstant les progrès réalisés dans la connaissance de l'œuvre de Hegel, l'on trouve encore intérêt à consulter cette édition, sinon en ce qui regarde l'exactitude du texte lui-même, du moins pour les notes abondantes, dont beaucoup sont encore spéculativement valables. Avec cependant ce que l'on osera qualifier de faiblesses. Ainsi la *Phénoménologie de l'esprit* se trouve-t-elle dévaluée, et sa place dans l'économie du tout non exactement reconnue. Sa fonction réelle – exposer la totalité du Système dans la réordination qu'il permet du dualisme de la conscience commune – s'efface pour Vera devant la signification novatrice et la prégnance totale de la logique. Sur ce point, comme on le rappellera, l'école « phénoménologique » française des années 1930 fera une option presque diamétrale-

11. Hegel produisit trois versions de l'*Encyclopédie*, au fil des rééditions qui furent nécessaires : 1817, 1827 et 1830. Si les deux dernières moutures ne connaissent que peu de différences (encore que certaines d'entre elles puissent être tenues pour significatives), la première, celle qui servit de base au travail de Vera, est notablement plus courte, et ne représente encore qu'un premier état rédactionnel, soumis peu après à des révisions d'importance.

12. *La Logique*, t. 1, Avertissement, p. VII.

ment inverse, mettant en avant l'aspect novateur, justement, de la première grande œuvre de Hegel, et gommant quelque peu sa signification « systématique » pour ne voir en elle qu'une géniale collection de « figures » prémonitoires, annonciatrices des découvertes alors proposées par les philosophies de l'existence. Il faudra attendre la dernière période du hégélianisme français – celle en laquelle nous sommes présentement – pour que l'on en vienne à reconnaître l'exacte « co-extensivité spéculative » de ces deux versants du corpus hégélien : *Phénoménologie* et *Logique* se présupposent mutuellement, dans la mesure où celle-ci, pour être, ainsi que l'avance Vera, « trame de la réalité », « éternelle et immuable idéalité du réel », c'est-à-dire pour s'affirmer comme effective et concrète, se doit d'orienter et d'animer le déploiement de la conscience, dont il est clair qu'elle vaut, *a minima*, comme l'un des lieux où s'exprime ce « réel ».

Autre limite : le « passage » de la Logique à la Nature, dans la compréhension de Vera, ne se trouve pas vraiment honoré dans sa réflexivité essentielle, en sorte que l'unilatéralisme qui pour lui marque encore ce mouvement – avec sa dimension linéaire – rend aléatoire, en retour, l'exacte saisie de la concrétude de la logique en et pour soi-même : concrétude qui tient dans le paradoxe d'une existence en soi/hors de soi, le logique (*das Logische*) excédant son expression particularisée sous la figure d'une logique, et n'étant lui-même, absolument universel et absolument concret, que dans l'animation effective de la réalité naturelle et spirituelle. –

En somme, dans l'un et l'autre cas, c'est peut-être la véritable fonction médiatrice de la logique qui souffre violence, et cela dans la mesure où sa vérité, pour Vera, semble relever davantage d'une « base » pleine que d'un authentique « fondement », dont toute l'existence n'a sens que de faire exister.

## 1897

L'œuvre d'Augusto Vera fut proprement titanesque ; mais son influence immédiate demeura très restreinte. La philosophie française, pour lors, était engagée dans les voies de ce que l'on a appelé un « spiritualisme didactique » (dans la ligne de Victor Cousin, mort en 1867), tandis que se perpétuaient, dans des champs



connexes du savoir, les traditions de Fourier, de Saint-Simon et de Proudhon. Pour sa part, Auguste Comte engageait l'intérêt philosophique vers une recherche de type « positiviste » ; la philosophie religieuse mobilisait, pour une part au moins, des penseurs tels que Pierre Leroux et Jules Lequier ; quant au criticisme néo-kantien, promis à belle postérité, il était marqué par le nom de Charles Renouvier, et l'épistémologie scientifique par celui d'Auguste Carnot. Enfin, l'Université française connaissait en ses rangs le triomphe significatif de ce « spiritualisme positiviste » qu'illustraient Félix Ravaisson, Jules Lachelier, Émile Boutroux. Univers éclaté : rien de tout cela ne ramenait vers une rigueur logique « à la Hegel » ; et c'est dans l'ignorance de cette pensée qu'un Henri Bergson, bientôt, développera un type d'analyse objectivement assez proche de lui, mais sans qu'il procède le moins du monde d'une influence venue de là<sup>13</sup>.

C'est dans ce contexte assez peu favorable qu'il convient de mettre en évidence un livre étonnant, dû à la plume de Georges Noël, professeur de philosophie au lycée Lakanal. Ouvrage d'un solitaire, à vrai dire, et qui ne suscitera nulle école et nul mouvement de pensée ; son auteur a conscience d'être isolé, dans un contexte universitaire qui ignore superbement la philosophie de Hegel, sommairement jugée, en ces temps de néokantisme dominant, comme refermée sur une absoluité de type dogmatique. D'autant plus remarquable l'apparition, en 1897, de ce petit ouvrage qu'il vaut encore la peine de consulter, sous le simple titre *la Logique de Hegel*<sup>14</sup>.

Une bonne moitié de ce livre – les chapitres 2 à 4 – contient une analyse du texte, sous trois têtes de chapitre exprimées comme suit : « La science de l'Être », « La science de l'Essence », « La science de la Notion » (ce dernier terme, en conformité avec la coutume héritée de Vera, traduisant alors le mot *Begriff*, actuellement rendu par celui de « concept »). Quant au chapitre initial et aux trois derniers de l'ouvrage (5 à 8), ils traitent de l'« idéalisme absolu » et de la « logique spéculative », puis tentent de replacer cette dernière dans l'économie du Système, avant que de porter jugement sur l'ensemble de l'entreprise : Georges Noël, en cohérence avec l'« esprit du temps » – encore marqué par l'« éclectisme » de Cousin et rebelle à toute affir-

13. Hegel, cependant, accomplissait une percée plus visible sur la scène italienne. Témoin l'article de Charles de Rémusat intitulé « Un voyage dans le nord de l'Italie » (*Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> octobre 1857), qui annonçait : « L'Italie a son hégélianisme. C'est la nécessité du temps. » Et Vera de répondre : « C'est la nécessité de la raison »... (cf. Vera, *Logique de Hegel*, t. 1, p. 7, note 1).

14. Cet ouvrage, d'abord publié chez Alcan, a été réédité chez Vrin en 1967.

mation décidée du vrai – croit pouvoir enfermer cette pensée sous le vocable de « dogmatisme », et voit en cela la raison, dommageable à ses yeux, de son inactualité.

Autant ces considérations générales sont contestables sur plus d'un point – le rapport logique/sciences réelles est sous-évalué, en sorte que l'« idéalisme » hégélien se trouve tiré vers un absolutisme de l'affirmation intérieure ; et par ailleurs est souligné avec excès ce qui serait à entendre comme une continuité sans rupture entre l'entreprise de Kant et celle de Hegel – autant le pas à pas, la processualité et l'enchaînement des catégories et déterminations-de-pensée (sauf peut-être dans le cas, central il est vrai, des « déterminations-de-réflexion », dans la première section de l'Essence) se montrent ordinairement justes. Il n'est pas sans intérêt, aujourd'hui encore, de se mettre à leur école.

### **1907-1941 (et au-delà)**

Vient alors ce que l'on tient communément pour la grande période du hégélianisme français, âge d'or dont nous sommes encore bénéficiaires, même si nous sommes entrés à présent dans une autre période. Cette époque, dont l'essentiel prit place entre les deux guerres mondiales, fut dominée en France par une lecture attentive de la *Phénoménologie de l'esprit*.

Cette première des grandes œuvres systématiques de Hegel avait été publiée en 1807. Un siècle exactement plus tard, en 1907, alors même que l'édition hégélienne s'enrichissait de la fameuse « *Jubiläumsausgabe* » – édition de Glockner, reprenant la version de l'édition de 1832-1845 dont il fut question plus haut<sup>15</sup> – Hermann Nohl amorçait un tournant dans les études hégéliennes en publiant, sous le titre controversable de *Theologische Jugendschriften* (*Écrits théologiques de jeunesse*) des textes émanant de la période de Berne et de Francfort (1793-1800) et demeurés jusqu'alors dans l'ombre. A partir de là, et pour un long temps, le regard des exégètes et commentateurs se détourna des formes austères du Système pour s'attarder sur les essais du « jeune Hegel » ; des textes que l'on disait plus parlants et d'accès plus aisé, parce qu'ils font usage de concepts plus « existentiels » (vie, mort, amour...), même si le mouvement dialectique qui les déploie et les enchaîne

15. Cf. note 8, p. 112.

est déjà celui que mettra en lumière la dialectique de la maturité ; n'est-ce pas de cette période que date l'expression déjà hautement spéculative de *Vereinigung der Vereinigung und der Nichtvereinigung* – « unification de l'unification et de la non-unification » –, proche déjà de la future « identité de l'identité et de la non-identité » ? Quatre figures dominent cette période.

*Alexandre Koyré (1882-1964)*

Avant que de laisser un nom dans le champ de l'épistémologie – ses travaux sur l'histoire des sciences et des techniques sont bien connus –, ce russe émigré s'intéressa à l'anthropo- et à la théosophie ; il étudia en particulier la pensée de Jacob Boehme, tout en contribuant par ailleurs à ce qu'il appela lui-même le « renouveau des études hégéliennes en France<sup>16</sup> ». Dans ses *Études d'histoire de la pensée philosophique*, publiées en 1961, il reprend trois articles anciens qui témoignent de cet intérêt : « Rapport sur l'état des études hégéliennes en France », texte prononcé devant le Congrès de l'Association hégélienne en 1930, « Note sur la langue et la terminologie hégélienne », (1931), « Hegel à Iéna » (1934).

Par ailleurs, c'est lui qui, dans les années 1925-1926, à Berlin où ils se rencontrèrent, orienta Alexandre Kojève vers l'étude de Hegel, avant de l'introduire, quelques années plus tard, à Paris, à l'École des hautes études, ouvrant la voie de la sorte à la tenue du fameux séminaire dont il sera question ci-dessous.

Koyré souligne la faiblesse des études hégéliennes en France au début du siècle, – époque dominée par le néo-kantisme et le bergsonisme ; et il met en lumière leur « renouveau » autour des années 1930 (voir ci-dessous les noms de Jean Wahl et d'Alexandre Kojève). Jusqu'à cette époque, on ne notait guère que l'étude, certes non négligeable, de Lucien Herr parue dans *la Grande Encyclopédie*<sup>17</sup> – elle mettait en lumière la dimension « affective » de la pensée hégélienne – et celle de Meyerson, beaucoup plus contestable, qui insistait sur la « tautologie » dont, à ses yeux, elle est marquée. Koyré, pour sa part, met en avant le peu d'influence qu'avait alors la *Phénoménologie de l'esprit* ; il parle de l'intraductibilité, voire de l'inconcevabilité du texte de Hegel ; enfin, il insiste sur ce qu'il croit être l'irrégiosité pro-

16. cf. l'article de Jean Wahl intitulé « Le rôle de A. Koyré dans le développement des études hégéliennes en France », *Archives de Philosophie*, juillet-septembre 1965, p. 323-336.

17. Lucien Herr (1864-1926), philosophe et homme politique, occupa de 1888 à 1926 le poste de directeur de la bibliothèque de l'École normale supérieure. Dreyfusard convaincu, il amena Jaurès et Blum au socialisme, et milita lui-même au sein de ce courant. Il publia un article intitulé simplement « Hegel » dans la *Grande Encyclopédie*, qui parut en 1890-1893. Peu après sa mort, ce texte fut repris dans Lucien Herr, *Choix d'écrits*, vol. 2, *Philosophie, Histoire, Philologie*, Paris, Éditions Rieder, 1932, p. 107-140.

fonde de cette philosophie. Koyré la caractérise comme une théologie sans religion, – ce qui peut s'entendre en bonne part si l'on comprend la « religion » comme une réalité d'abord institutionnelle ; mais on parlerait aussi bien, comme le fera Jean Wahl, d'une pensée religieuse sans théologie, si c'est à cette dernière que l'on délègue le soin de signifier l'incarnation d'une attitude dans un corps de doctrine. Deux opinions, en tout cas, qui conduisent à une semblable mise en question du titre de la publication de Hermann Nohl...

### *Jean Wahl (1888-1974)*

L'importance de Jean Wahl en tant que philosophe déborde le champ des études hégéliennes. Ce qu'il produisit en ce domaine – essentiellement l'ouvrage intitulé *le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel* (1929) – est d'ailleurs sous l'influence de ses options générales, marquées par son refus des intellectua-lités lourdes et son intérêt pour les analyses « existen-tielles ». L'orientation de cette étude est donnée dès les premiers paragraphes de la préface, et peut être enclose sous cette note générale : une accentuation du côté tra-gique de cette pensée, affrontée qu'elle serait à des ir-réconciliations de fait et de droit. Orientation si constante que Jean Wahl, dans tel de ses cours posté-rieurs<sup>18</sup>, se laissera aller à proposer une lecture « phé-noménologique » de la *Logique* elle-même ; où il faut entendre que l'enchaînement des catégories et détermi-nations-de-pensée, pour lors, est soumis à un déchiffre-ment placé sous la loi d'une dramatique exposition-nelle, avec appel à des explications de type contextuel ou historique, – la discontinuité descriptive, avec les ruptures qu'elle appelle, étant comme élevée au rang de méthode.

S'agissant de la figure de la « conscience malheu-reuse », objet de sa première étude, Jean Wahl s'est peut-être laissé entraîner par la consonance du mot, l'interprétant, au premier degré, comme l'indication d'une impasse ou d'un échec. Il faut y ajouter une il-lustration de cette dialectique par référence à ce que l'on pense être l'esprit de la religion, et singulièrement du judaïsme : une séparation douloureuse entre homme et divinité, avec la fixation concomitante sur des « mé-diations » d'histoire durcies en fixités opaques. Une

18. « La logique de Hegel comme phénoménologie », *les Cours de Sorbonne*, édition ronéotypée, Centre de documentation universitaire, 1965.

idée qu'il convient de corriger en remplaçant ces pages dans la structure de l'œuvre et dans le mouvement logique dont elle est animée ; loin de représenter une impasse, elles sont alors l'indice d'un progrès de l'auto-conscience gagnant sa liberté effective et accédant à la raison ; c'est alors, en effet, que l'individu, ayant éprouvé qu'il n'est lui-même qu'en se reconnaissant à la fois « autonome » et « inautonome », renonce à biaiser avec cette dualité constitutive, prend courageusement sur lui ces deux aspects – sans plus de réduction stoïque que d'alternance sceptique – et accepte, sans avoir la clef de leur conciliation, de « porter » en même temps ces deux dimensions qui lui sont pareillement essentielles. Moment positif, par conséquent, sur le chemin d'une maturation de la réalité spirituelle : la conscience « malheureuse » est déjà conscience « rationnelle<sup>19</sup> ».

Jean Wahl, plus que d'autres, a contribué à donner au hégélianisme français sa coloration « existentielle », sinon « existentialiste » ; il y a toujours à puiser dans la richesse de ses analyses, qui font briller de mille feux un texte souvent sévère ; il reste à comprendre que cette dimension des choses n'est pas mise en péril, bien au contraire, par l'attention requise aux structures logiques du discours total.

### *Alexandre Kojève (1902-1968)*

C'est au contraire une sorte de sur-systématisation dont usa Alexandre Kojève, de son vrai nom Kojevnikov – émigré russe, tout comme Koyré – pour tenter de pénétrer ce qui formerait le cœur de la visée hégélienne. Avec lui, voici le personnage-clé, celui dont l'influence sur le demi-siècle suivant fut décisive, celui au travers duquel nombre de nos contemporains « voient » encore la philosophie de Hegel. C'est lui qui eut le mérite de l'insérer dans la « culture » française, par delà le cercle des spécialistes, et d'en faire une référence obligée dans la gestion et le développement de ce que l'on appelle les « sciences humaines » : histoire, religion, sociologie, psychanalyse, il n'est guère de domaine qui n'ait été touché, et qui n'ait adopté comme principe heuristique quelques-unes des idées ou des figures-types ciselées par Kojève, et par lui élevées au rang de paradigmes<sup>20</sup>.

La vie de Kojève a la force étonnante d'un roman d'aventures déployé dans les méandres de notre siècle.

19. Cf. Gwendoline Jarczyk, Pierre-Jean Labarrière, *Hegel : le malheur de la conscience ou l'accès à la raison*. Texte et commentaire, Paris, Aubier, 1989.

20. Sur cette figure-clé, nous avons désormais une étude bien conduite et remarquablement documentée, avec le récent ouvrage de Dominique Auffret intitulé *Alexandre Kojève. La philosophie, l'État, la fin de l'histoire*, Paris, Grasset, 1990. Une étude qui fera autorité pour l'intelligence du personnage et de son époque.

Ce bourgeois russe, qui connut la geôle au début du régime soviétique, sortit de là convaincu de certaines vérités du marxisme, et cet esprit curieux de tout, de la physique au bouddhisme et de la littérature à l'économie – sans oublier plusieurs travaux de jeunesse consacrés à Soloviev<sup>21</sup> – demeura marqué par l'évidence du déterminisme historique et par la lutte des classes, vouant jusqu'au bout, mi-sérieux mi-provoquant, un culte à la personnalité de Staline, dont lui-même, Kojève, aurait mission de valoriser l'œuvre, comme Hegel, de façon finalement provisoire, avait magnifié la personne et l'œuvre de Napoléon. S'étant résigné à un exil volontaire, il fit choix de la France, après un séjour d'étude en Allemagne ; là, il connut deux phases d'activité bien distinctes, dont la conjonction dans un même personnage n'est pas le moindre mystère : un enseignement plus que fameux dans le cadre des hautes études où, de 1933 à 1939, il commenta ligne à ligne, devant un auditoire médusé, la *Phénoménologie de l'esprit*, et un engagement, après la guerre, dans les coulisses de la « Realpolitik », sous la figure d'un haut fonctionnaire chargé de représenter la France dans la plupart des grandes rencontres qui décidèrent de la nouvelle donne économique, commerciale et financière de l'Europe et du monde. Il mettait ainsi en application l'impératif d'une philosophie qui se voulait aux prises avec la concrétude d'une histoire dans ses conditionnements.

Essentiellement à travers « le » séminaire, mais aussi à travers son activité dans le cadre de la revue *Recherches philosophiques*, Kojève marqua profondément la communauté universitaire de la génération naissante, et fixa pour quelques décennies – la nôtre comprise – l'image de Hegel. C'est encore au travers du prisme ainsi élaboré que la majorité de nos contemporains, philosophes ou non, perçoivent aujourd'hui la pensée « dialectique » et son fondateur à l'orée de la modernité. Il eut pour auditeurs, entre autres, Georges Bataille, Raymond Queneau – qui, sous le titre *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'esprit* professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études, réunit et publia en 1947 l'essentiel de ce commentaire, promis à une énorme diffusion –, Gaston Fessard, Maurice Merleau-Ponty, Jacques Lacan, Raymond Aron, Roger Caillois, Éric Weil, Georges Gurvitch, Raymond Polin, Jean Hyppolite, et Robert Marjolin qui devait peu après l'introduire dans le

21. Thèse de doctorat à Heidelberg, en 1926, sous la direction de Karl Jaspers : *Religionsphilosophie Wladimirs Solowjeffs*. Diplôme des Hautes Études, à Paris, en 1933, avec un mémoire sur « La philosophie religieuse de Soloviev ». Publication de deux articles, sous le titre général « La métaphysique religieuse de Vladimir Soloviev », dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, vol. 14, n° 6, p. 534-544, et 15, n° 1-2, p. 110-152.

monde des hauts fonctionnaires ; en somme, une bonne part de ceux qui devaient exercer une influence dans les champs les plus divers du savoir et de la culture au cours des quarante années suivantes. A travers eux, c'est une véritable « vulgate » hégélienne qui eut la possibilité de s'imposer.

Quels sont les traits dominants de cette lecture ? Avant tout, une « anthropologisation » du Système<sup>22</sup> : l'homme prend la place de l'Esprit quand il s'agit de la liberté et de ses réalisations. Éric Weil d'un côté, Gérard Lebrun de l'autre, ont souligné que cet abord des choses, pour révélateur qu'il puisse être, manque sans doute à reconnaître ce qui constitue l'une des tensions révélatrices, au sein de cette pensée, entre singularité et universalité. De cet homme, Kojève traque l'origine et le mode de surgissement ; le « geste anthropogène » capital lui paraît être celui qui, par la soumission à l'autre de l'un des deux antagonistes, clôt provisoirement la « lutte pour la vie et la mort » qu'ont dû se livrer, à l'aube de notre temps, deux humanoïdes sur le point d'éprouver la puissance de rupture qui s'inscrit dans l'exercice de la liberté. Ce qui, là encore, arrache cette dialectique à son insertion dans la suite des figures que l'œuvre déploie, pour faire d'elle le paradigme absolutisé d'une lecture de l'histoire qui verrait toujours la victoire de l'opprimé. Il n'est pas jusqu'à la désignation de cette figure sous le nom – sémantiquement surdéterminé – de « dialectique du maître et de l'esclave » qui n'ajoute une note tragique et révolutionnaire au parcours du long chemin vers la « reconnaissance » qui met aux prises ici « maître » et « valet », dans l'épreuve de leur commune insuffisance face au paradoxe d'une autoconscience essentiellement dédoublée, à la fois autonome et inautonome<sup>23</sup>.

De là une insistance extrême sur la violence qui traverse la vie des hommes, et la mise en valeur – telle est la « thèse » essentielle de Kojève – de la nécessité, pour penser le développement historique, de se situer en un point du devenir qui corresponde à une « fin de l'histoire » effectivement advenue. Nous avons déjà indiqué que, pour lui, cette figure terminale fut inaugurée par la révolution de 1917, et trouve à se concrétiser dans la personne et dans l'œuvre de Staline. Mais le plus original se situe ailleurs : dans le double refus qu'oppose Kojève au « dualisme ontologique » aussi bien qu'au

22. Sur tous ces points, cf dans ce même numéro de *Genèses* (p. 140), le texte et la présentation d'un échange de lettres entre Kojève et Tran-Duc-Thao ; deux documents inconnus jusqu'alors, et significatifs des infléchissements que Kojève avait fait consciemment subir au texte de Hegel, non moins que d'une vision philosophique originale qui avait besoin, pour s'affirmer, de forger de son modèle une image orientée.

23. De cette figure, une lecture alternative se trouve esquissée par G. Jarczyk et P.-J. Labarrière dans *les Premiers Combats de la reconnaissance. Maîtrise et Servitude dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*. Texte et commentaire, Paris, Aubier-Montaigne, « Bibliothèque du Collège International de Philosophie », 1987.

« monisme », fût-il de type matérialiste, et dans sa défense et illustration, parfaitement fondée en hégélianisme, d'un « dualisme dialectique » dont la compréhension encore partiellement linéaire est une porte d'entrée possible vers la saisie d'une authentique processualité de type réflexif<sup>24</sup>. L'on peut évidemment reconnaître ce mérite insigne sans être tenu d'accepter pour autant les conséquences que Kojève en tire pour son compte : l'entrée dans une phase de l'histoire qui se situerait au niveau de la vérité, « sans possibilité de changement ou d'extension » ; et l'athéisme total de cette vision du monde, qui récuse l'identification de la Nature avec une quelconque « divinité païenne », mais aussi toute référence au « Dieu chrétien », censé ne pouvoir être que présupposé dans une antériorité logique et chronologique qui nous remettrait aux prises, justement, avec un dualisme ontologique.

Cet ensemble de positions donna prise à l'image d'un Hegel spolié de l'essentielle « plasticité » qu'il revendiquait à la fin de sa vie<sup>25</sup> ; image d'un système clos, venu à épuisement de ses potentialités dans l'atteinte de sa perfection, sans possibilité de novation ; image qui, dit-on, domina la « modernité », et que le courant postmoderne eut toute raison de rejeter. Quoi qu'il en soit, il est difficile de comprendre les jugements favorables ou défavorables à Hegel que l'on rencontre chez Weil, Aron, Fessard, Lacan ou Merleau-Ponty, pour ne citer que ceux-là, sans voir se dresser l'image forgée dans ce creuset kojévien ; on peut dire sans exagération que le Hegel auquel la culture française, pendant près d'un demi-siècle, eut accès fut, de façon pratiquement exclusive, « le Hegel de Kojève<sup>26</sup> ».

### *Jean Hyppolite (1907-1968)*

Il revint à l'un des auditeurs de Kojève, Jean Hyppolite, de fournir la base textuelle sur laquelle allaient travailler des générations de philosophes. C'est lui en effet qui produisit en deux livraisons (1939 et 1941) la première traduction française de la *Phénoménologie de l'esprit*. Publication relayée et amplifiée par le séminaire sur des questions hégéliennes que Jean Hyppolite tint longtemps, dans le cadre des Hautes Études d'abord, puis dans celui du Collège de France. Sans négliger l'importance du commentaire à la fois historique

24. Cf. sur ce point la correspondance avec Tran-Duc-Thao évoquée ci-dessus, note 22.

25. Par exemple dans le dernier texte qu'il écrivit, quelques jours avant sa mort, en novembre 1831 : Préface à la seconde édition de la *Science de la logique*.

26. Le destin de Kojève déborde en fait celui de l'interprète de Hegel qu'il voulut être. Il rédigea nombre d'essais personnels, dont plusieurs ne sont pas encore publiés. Parmi ceux qui ont vu le jour, une remarquable *Esquisse d'une phénoménologie du droit* publiée treize ans après sa mort, en 1981 (ouvrage analysé par P.-J. Labarrière dans la seconde édition du *Dictionnaire des œuvres politiques*, Paris, PUF 1989, p. 499-502). Il convient de valoriser l'apport que représente sa pensée, tout en montrant que sa lecture de Hegel est dominée par des préoccupations de nature idéologique et militante (cf. le dossier évoqué ci-dessus, note 22).



et systématique qu'il produisit sur cette première grande œuvre de Hegel, sous le titre *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit*<sup>27</sup>.

La traduction de Jean Hyppolite appelle un jugement nuancé. Cinquante ans après son élaboration, elle porte évidemment les stigmates du temps ; les études hégéliennes, depuis lors, se sont considérablement développées, en France et hors de France, et l'on a su se soumettre à des critères plus stricts dans la fidélité à la lettre du texte. Par ailleurs, Hyppolite, adoptant la perspective controuvable d'un Haering<sup>28</sup>, propagea l'idée d'une sorte d'incohérence de l'œuvre dans sa structuration globale, idée qui se trouva comme matérialisée dans le hasard éditorial (?) qui, à la faveur d'une séparation du texte en deux tomes, sembla instaurer une césure majeure – en fait injustifiable – entre les sections Raison et Esprit<sup>29</sup>. Cela posé, il faut reconnaître que la traduction de Jean Hyppolite a rendu et rend encore d'énormes services, et qu'elle a favorisé un abord élargi de cette œuvre. – Quant à son commentaire, il se présente surtout sous le mode paraphrastique, et n'est pas d'un secours extrême dès lors que le texte vient à poser d'authentiques difficultés. A signaler par ailleurs que son étude intitulée *Logique et existence* (un essai sur la *Science de la logique*)<sup>30</sup> propose de la philosophie de Hegel une vue plus large, attentive aux problèmes formels que pose la gestion de ce discours, et que plusieurs autres études de sa plume ont tiré de là d'importantes conséquences en ce qui concerne les domaines de la politique et du droit<sup>31</sup>.

## De 1941 à nos jours

L'année 1941 a été choisie de façon arbitraire pour signifier un certain point d'achèvement et de maturation de la « période phénoménologique ». Non que ce temps ait été totalement homogène : l'existentialisme de Jean Wahl et le marxisme d'Alexandre Kojève ne se recouvrent certes pas ; si l'on voulait élargir pareil exemple, il faudrait même dire que là trouvèrent racine les deux orientations qui, au sein des sciences humaines, portent trace d'une influence hégélienne : l'attention aux « choses mêmes », sous la raison de leur description et de leur poids d'histoire immédiat, et le souci de rendre compte des structures et des systématiqués d'ensemble.

27. Paris, Aubier-Montaigne, 1946.

28. Theodor Haering, éminent hégélien allemand, proposa, lors du premier congrès international consacré à Hegel, à Rome en 1930, une hypothèse suggérant que Hegel avait perdu le contrôle de son œuvre tandis qu'il rédigeait la section « Raison » ; ce qui aurait entraîné à la fois une excroissance inattendue – par adjonction de larges pans d'une *Philosophie de l'esprit* qui n'était pas destinée, originellement, à entrer dans la structure de l'ouvrage – et une rupture entre les sections « Raison » et « Esprit ».

29. Sur ce point, cf. l'ouvrage de P.-J. Labarrière, *Structures et Mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris, Aubier-Montaigne, 1985 (1<sup>re</sup> éd. 1968).

30. Paris, PUF, 1956.

31. Cf. en particulier *Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Rivière, 1948, et *Études sur Marx et Hegel*, Paris, Rivière, 1955.

Il faut encore noter que l'intérêt premier porté à la *Phénoménologie de l'esprit* de préférence aux œuvres postérieures – *Science de la logique*, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, et *Lignes fondamentales de la philosophie du droit* – ne cessa pas en 1941 ; c'est même à partir de cette époque, lorsque l'on fut en possession d'une version française praticable de cette œuvre, que des générations d'étudiants purent la lire et l'assimiler. En certains lieux, l'on fit de cette lecture une quasi-spécialité ; c'est ainsi que l'on évoqua parfois « l'École de Chantilly », avec les noms de Marcel Régnier et de Joseph Gauvin<sup>32</sup>. Certains de leurs disciples perpétuèrent la tradition de commentaires précis, avec le souci d'une intelligence des structures logiques à l'œuvre dans l'enchaînement des différentes figures de la conscience<sup>33</sup>. On peut dire, pour clore ce chapitre, que cette dimension des choses demeure, dans le contexte international, une spécificité tout à fait notable du hégélianisme français.

Cependant, dans ce court demi-siècle qui nous sépare du dernier conflit mondial, de nouvelles orientations thématiques se sont fait jour dans le champ des études hégéliennes. Elles sont fonction, pour partie, des développements qu'ont connus ces études sur le plan international, et pour partie du contexte français immédiat.

Hegel, dont le nom fut absurdement mêlé, par quelques-uns de ceux que l'on appela les « nouveaux philosophes », à la catastrophe historique que venait de connaître notre siècle – on voulut mettre en cause sa responsabilité directe ou indirecte dans les exactions perpétrées aussi bien par les bolcheviks que par les nazis – est redevenu outre-Rhin le philosophe le plus enseigné, le plus étudié. Son audience s'est considérablement accrue dans de nombreuses parties du monde, tout récemment même aux États-Unis<sup>34</sup>, que l'on disait inaccessibles à ce type de pensée. Certes, le front analytique, dominant dans les pays anglo-saxons, continue de développer une part de sa stratégie contre toute philosophie dont l'ambition est de rendre raison de la totalité du champ historique – même si, comme c'est évidemment le cas, elle inclut dans cet effort la part d'immatérialité essentielle qui est, non pas la limite, mais la condition intérieure, toute de positivité, d'une intelligence de type conceptuel. Pourtant, certaines interférences ont commencé d'être étudiées entre ces deux

32. De ce dernier, qui a signé bon nombre d'articles de première importance, il faut noter également le remarquable *Wortindex zur Phänomenologie des Geistes*, publié par Bouvier Verlag Herbert Grundmann, à Bonn, en 1977 (seconde édition en 1984). On y trouve le « listing » de tous les mots de la *Phénoménologie*, avec indication de leur fréquence dans les différentes unités rédactionnelles de l'ouvrage.

33. cf. par exemple *Structures et Mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, et *Introduction à une lecture de la Phénoménologie de l'esprit*, de P.-J. Labarrière (Aubier 1968 et 1979 ; rééditions en 1985 et 1987) ; *Dieu selon Hegel. La problématique de la Phénoménologie de l'esprit*, de Francis Guibal, Paris, Aubier 1975 ; et les ouvrages de G. Jarczyk et P.-J. Labarrière mentionnés ci-dessus, notes 19 et 23.

34. Hegel fut longtemps tenu outre-Atlantique pour le représentant-type de cette « philosophie spéculative » que sa complexité disqualifiait aux yeux des tenants de la « pensée analytique ». Mais, depuis une dizaine d'années, d'excellentes études nous viennent de là-bas, en particulier en ce qui regarde la philosophie de la religion. Le modeste bulletin de la "Hegel Society of America", *The Owl of Minerva*, s'est transformé il y a peu en une revue de fort bonne tenue.

courants de la modernité ; la promesse qu'elles impliquent n'est pas tant à chercher du côté de tentatives risquées pour amener à formalisation une processualité logique « à la Hegel » que dans les novations qui ont marqué notre lecture de son œuvre.

Toutes traditions confondues, quelque quatre-vingts études originales sont publiées chaque année sur notre auteur dans toutes les langues du monde. Elles se développent souvent au rythme de ce qui constitue en ce domaine l'entreprise majeure du dernier tiers de ce siècle : la réalisation, enfin sérieusement entamée, d'une édition critique de cette œuvre. Car la chose est incroyable, mais vraie : plus de cent cinquante ans après sa mort, la publication des écrits de Hegel reste marquée par une multiplicité d'éditions de référence dont aucune n'offre un état critiquement assuré des textes communément recensés sous son nom. Il faut en chercher la raison dans l'autorité dont ne pouvait manquer de jouir, d'emblée, l'« édition des amis du défunt » (1832-1845) dont il fut question ci-dessus ; il fallut du temps pour que, après la perte de bien des sources qu'ils utilisèrent, l'on soit en mesure de tenter un départ assuré, dans les textes qu'ils établirent, entre la plume même de Hegel, les notations de ses auditeurs, enfin, en dernière instance, les arrangements de chacun de ces éditeurs. Sommairement, et pour s'orienter dans ce foisonnement de références possibles, il faut distinguer quatre couches éditoriales :

– l'édition dite « du centenaire » – la *Jubiläumsausgabe* de Glockner – reprend simplement, en 20 volumes, l'édition de 1832-1845 ;

– chez Felix Meiner, sous l'égide principalement de Lason puis de Hoffmeister, fut alors engagée une édition, encore inachevée, qui entama un remarquable travail de critique interne ; mais les reprises, la substitution de versions améliorées au fil de l'avancement des travaux, et surtout peut-être l'absence de vue d'ensemble et de plan organique rendent difficile la maîtrise de ce corpus ;

– voici une vingtaine d'années, les éditions Suhrkamp ont produit, en vingt volumes, une version courante qui s'est largement imposée dans les milieux étudiants ; œuvre de transition, que l'on ne peut tenir pour une référence scientifique, et qui, pour *les Leçons de Berlin* en particulier, reprend simplement la version des premiers disciples ;

– enfin, les responsables du « Hegel-Archiv » de Bo-

chum ont entamé, voici un peu plus de vingt ans, une nouvelle et définitive édition des *Gesammelte Werke*<sup>35</sup>, actuellement en cours de publication ; elle comportera 22 volumes, et fera une distinction nette, pour les textes non publiés du vivant de Hegel, entre ce qui relève de lui et ce qui est à mettre au crédit de ses premiers auditeurs, – donnant seulement un état, capital mais secondaire, de la « première réception » de sa pensée.

Dans cette édition, outre la plus grande part des textes publiés et corrigés par Hegel lui-même, sont déjà disponibles, en leur presque totalité, les écrits antérieurs à la publication de la *Phénoménologie de l'esprit* (1807). L'accès plus assuré à cette part de l'œuvre – qui ne couvre pas moins de 8 forts volumes – a relancé l'intérêt pour l'étude des « œuvres de jeunesse » qui s'était déjà fait jour, on l'a noté, autour des années 1910, après la publication par Nohl des *Écrits théologiques de jeunesse*. Dans l'espace francophone furent ainsi produites des versions des parties du « Système de Iéna » venues jusqu'à nous, en particulier *La première philosophie de l'esprit* (1803-1804) et *la Philosophie de l'esprit de la Realphilosophie* 1805<sup>36</sup>, par les soins de Guy Planty-Bonjour, et le volume *Logique et Métaphysique* (Iéna 1804-1805<sup>37</sup>), traduit et présenté par Denise Souche-Dagues. A quoi il convient d'ajouter la plus grande part des importantes études publiées par Hegel dans le *Journal critique de la Philosophie* au cours des années 1803-1804 : *Différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*<sup>38</sup>, *Relation du scepticisme avec la philosophie et l'Essence de la philosophie critique*<sup>39</sup>, *Des manières de traiter scientifiquement du droit naturel*<sup>40</sup>.

Il faudrait aussi compter dans cet ensemble les travaux de Jacques Taminiaux sur la « *Realphilosophie* d'Iéna », – mais ils tombent mieux dans la seconde catégorie d'écrits, ceux qui ont trait à la réflexion politique. C'est dans ce domaine que les avancées, chez nous, ont été les plus visibles. Le champ de la réflexion avait longtemps retenti des accusations portées dès le milieu du siècle dernier par Rudolf Haym, qui avait fait de Hegel le chantre inconditionnel de l'impérialisme prussien. Éric Weil, l'un des premiers, fit justice de cette accusation dans un petit livre capital intitulé *Hegel et l'État*. Usant d'arguments historiques aussi bien que d'analyse conceptuelle, Weil a su montrer que la théorie

35. Volumes publiés chez Felix Meiner Verlag, Hamburg.

36. *La Première Philosophie de l'esprit* (1803-1804), trad. Guy Planty-Bonjour, Paris, PUF, « Épiméthée », 1969. *La Philosophie de l'esprit de la Realphilosophie*, 1805, trad. Guy Planty-Bonjour, Paris, PUF, « Épiméthée », 1982.

37. *Logique et métaphysique* (Iéna, 1804-1805), trad. Denise Souche-Dagues, Paris, Gallimard « Bibliothèque de philosophie », 1980.

38. *Différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*, trad. Bernard Gilson, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1986.

39. *Relation du scepticisme avec la philosophie*, suivie de *l'Essence de la philosophie critique*, trad. Bernard Fauquet, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1972.

40. *Des manières de traiter scientifiquement du droit naturel*, trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1972.

politique de Hegel est moins rigide qu'on ne le dit, et que, dans la Prusse d'alors, elle prend en compte une situation moins figée que celle que l'histoire, de façon simplifiante, s'est attachée à décrire. Sur ces brisées, d'autres études se sont développées : essentiellement de Bernard Bourgeois<sup>41</sup> et de Denise Souche-Dagues<sup>42</sup>.

Il faut encore indiquer, comme l'un des signes de la vitalité de Hegel en notre temps l'activité développée dans le cadre de l'université de Poitiers, depuis plus de vingt ans, par le « Centre d'études et de recherches sur Hegel et Marx ». Fondé par Jacques D'Hondt, auquel l'on doit par ailleurs nombre d'études sur les dimensions historique et spéculative de cette pensée en son temps et dans le nôtre, et dirigé par après par Guy Planty-Bonjour, le CRDHM a réalisé des colloques et publié des études sur les thèmes les plus variés concernant cette philosophie.

Un dernier domaine doit être évoqué, qui pourrait représenter ce qu'il y a de plus prometteur dans cette tradition : ce qui concerne les deux œuvres systématiques de la maturité hégélienne, la *Science de la logique* et l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* ; retour est fait de la sorte à la première période du hégélianisme français, celle qui, on l'a vu, fut marquée par la personnalité d'Augusto Vera. Une nouvelle version de la *Logique*<sup>43</sup> a été produite par Pierre-Jean Labarrière et Gwendoline Jarczyk, et un groupe de jeunes universitaires, sous la direction d'André Lécivain<sup>44</sup>, a mené à bien l'entreprise, unique à cette échelle en France et hors de France, d'un commentaire exhaustif des trois articulations de cette œuvre, « L'Etre » et « La Doctrine de l'Essence » d'une part (Logique objective), « La Doctrine du Concept » de l'autre (Logique subjective). Cet ensemble constitue un instrument de travail qui permet d'espérer un approfondissement de l'ouvrage le plus difficile, mais aussi le plus prometteur pour l'avenir, de tout le corpus hégélien. En ajoutant la remarquable version de la « petite Logique » (celle de l'*Encyclopédie*) réalisée par Bernard Bourgeois<sup>45</sup>, qui trouve son achèvement, à niveau de concrétude historique, dans la production d'une nouvelle version, par le même auteur, de la « Philosophie de l'esprit », troisième et dernière section de l'*Encyclopédie*. Les notes explicatives et les introductions qui accompagnent ces éditions sont d'ores et déjà le gage d'une compréhension plus aisée de leur

41. Bernard Bourgeois, *Hegel à Francfort...*, Paris, Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1970 et *la Pensée politique de Hegel*, Paris, PUF, « Initiation philosophique », 1969.

42. Denise Souche-Dagues, *Logique et politique hégéliennes*, Paris, Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1981.

43. *Science de la logique*, trad. de G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, 3 vol., Paris, Aubier-Montaigne, « Bibliothèque philosophique », 1972, 1976, 1981.

44. André Lécivain (éd.), *Introduction à la lecture de la Science de la logique de Hegel*, 3 vol., Paris, Aubier, « Philosophie de l'esprit », 1981-1987.

45. *Encyclopédie des sciences philosophiques*, vol.1, *Science de la logique*, vol.2, *Philosophie de l'esprit*, trad. de Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1970-1988.

contenu spéculatif. Enfin, quelques interprétations ont vu le jour qui profitent de ces travaux ou les prolongent ; par exemple les ouvrages de Gérard Lebrun<sup>46</sup> ou de Denise Souche-Dagues<sup>47</sup>.

L'on est en droit de penser que la « réception » hégélienne en France accède de la sorte à une étape décisive. S'il est vrai que notre culture tente de penser d'un même mouvement et avec une semblable urgence singularités et différences d'une part et, de l'autre, cette sorte d'universel sans lequel il n'est point d'accès au régime de la pensée, il se pourrait qu'un éclairage des problèmes de l'heure procède de l'épreuve du dialectique par là rendue possible. Hegel, en effet, ne peut s'entendre que dans la reconnaissance d'une double priorité : priorité logique de l'extériorité par rapport à l'intériorité – de la nature et de l'esprit par rapport à la logique elle-même –, et priorité semblable de cette sorte d'extériorité intérieure à l'essence qu'est le mouvement de son paraître/apparaître comme essence. D'où la fonction fondatrice reconnue au procès de la « réflexion », qui dit la réversibilité principielle de l'intériorité et de l'extériorité ; en vérité, c'est le mouvement d'intériorisation – l'« effondrement » de l'être en essence – qui décide de l'acte de l'extériorisation, lequel est à raison même de la profondeur de cette intériorisation<sup>48</sup>.

C'est en cela que logique et liberté sont réellement convertibles. Un débat, certes, demeure ouvert entre ceux qui reconnaissent dans le schème de la réflexion le noyau dynamique qui anime la totalité du Système – Nature et Esprit – et ceux qui soulignent la « sursomption » ou la « relève<sup>49</sup> » de cette réflexion essentielle sous la forme conceptuelle du syllogisme. Mais la « logique objective » (Être et Essence) n'est-elle pas « l'exposition génétique du Concept<sup>50</sup> » ? Au moment où la substance prend de certaine façon le relais du fondement en s'abîmant en Concept – ainsi que le fit l'Être en Essence –, c'est le dire du concept comme concept – jugement et syllogisme – qui entre en scène, menant à son terme le périple réflexivo-essentiel, pour une diction plénière de la liberté.

C'est ainsi que la dialectique hégélienne se propose comme ce principe de compréhension universelle de l'homme et du monde qui procède d'une prise en compte de l'altérité comme altérité. Non point « totali-

46. Gérard Lebrun, *La patience du concept*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1972.

47. Denise Souche-Dagues, *le Cercle hégélien*, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 1986.

48. La « post-modernité » philosophique a fait le choix de valoriser les différences face aux dangers d'une réduction conceptuelle ; mais la « réflexivité » hégélienne porte en elle la promesse d'un dépassement aussi bien du « monisme » logocentrique que des « dualismes » auxquels mènerait l'affirmation d'altérités irréductibles. Cf. à ce propos, G. Jarczyk, *Monisme oui, Monisme non*, in G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, *Hegéliana*, Paris, PUF, 1986, p. 347 et suivantes.

49. La fameuse *Aufhebung*, qui dit à la fois suppression, conservation et élévation.

50. *Science de la logique*, « La Logique subjective ou Doctrine du Concept », trad. de G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris, Aubier-Montaigne, 1981, p. 36.

té-somme », par conséquent, mais « totalité-mouvement<sup>51</sup> », dont le principe jette un éclairage nouveau sur l'identité différenciée de la théorie et de la praxis: la réalité comme réalité est de l'ordre d'un « dire » ; quant à la liberté, elle trouve origine dans cette formidable « implosion » qui dit le mouvement intérieur de tout ce qui est. Immédiateté et médiation, dans leur fonctionnalité distincte, sont essentiellement en rapport d'identité réflexive ; ce qui annule tout danger de circularité obturante. C'est en effet cette diction intérieure essentielle de la Logique déployée jusqu'au stade du concept qui, par sa puissance de fluidification, rend compte de l'efficacité dernière de l'Idée – avec les conséquences historiques qui tiennent dans la valorisation de l'immédiateté par le jeu même de cette médiation. Il y a donc identité en advenir entre logique et liberté – mot premier et dernier de cette philosophie – dans la mesure où la logique dit la radicale réversibilité entre extérieur et intérieur ; ce qui n'est pas principe d'une alternance, moins encore d'une alternative, mais bien d'une co-inclusion réciproque, en sorte que la nécessité, comme le montre, au terme du second livre de la *Science de la logique*, la dialectique de la substance, manifeste la liberté comme sa propre intériorité. De même donc que l'Essence est le dire de l'Etre comme Etre, c'est-à-dire de l'autre d'elle-même, le Concept – Logique subjective – est le dire de l'objectivité comme objectivité, c'est-à-dire comme concrétude naturelle et historique.

Que la *Logique* de Hegel s'épanouisse ainsi dans la diction de la liberté la plus concrète qui soit, tel est l'essentiel de cette philosophie. Il a fallu bien des approches pour toucher à ce fond dernier et à la promesse de novation dont il est porteur. Il se pourrait que cette intuition soit encore devant nous, et que son explicitation occupe la meilleure part des efforts de pensée au cours du siècle prochain.



51. G. Jarczyk, *Système et Liberté dans la Logique de Hegel*, Paris, Aubier, 1980, p. 171.